

Amère

La femme tient un chien au bout de sa laisse. À moins que ce ne soit le chien qui la tienne. Difficile à dire. Difficile à voir. L'une est très mince, maigre peut-être. Oui, c'est cela. Maigre. Les jambes sont longues et creusées par trop de régimes accumulés. Elles font arc de cercle. Elles dessinent un espace oblong qui pourrait encadrer le visage d'une mère usée par des naissances multiples ou affligée par des malheurs sans fin. Parfois d'ailleurs, c'est la même chose. Chaque naissance est aussi un malheur. C'est comme ça, dans la vie. Trop. Pas assez. L'équilibre est difficile. Elle, elle fait ses choix en fonction de ce que lui dit son miroir. Mais les miroirs sont menteurs qui bercent méchamment graisses et cachexies humaines dans les creux de l'imagination.

Le chien, lui, est fin. Racé. Bouclé de gris, et avec cette élégance sophistiquée qui n'existe que pour mettre en valeur sa grâce maniérée de caniche. Il avance, il sautille. Il se retourne parfois vers sa maîtresse : « Alors, on y va ? ». Et elle d'allonger le pas sans prendre garde à l'autre qui s'appuie de toutes ses forces et s'accroche et souffle et murmure, « Doucement ma fille, je n'en peux mais » ; et qui tente un ultime effort avant que de perdre cette nouvelle cadence que ses jambes énormes ne peuvent soutenir ; et ce rôle encore qu'elle ne parvient pas à retenir alors qu'elle commence à lâcher prise, ne gardant plus que sa main agrippée à une manche qui se vide et s'éloigne, son bras tendu bientôt à l'extrême quand soudain la femme explose, « Mais enfin Mère, ne traînez pas tant ! ».

Françoise Chauvelier, 17 octobre 2005